

261.83
E34
v.283
1937

v.283
1937



Bibliothèque Nationale du Québec

No 283

Le Vendredi saint de l'Église d'Espagne¹

CHAPITRE PREMIER

LES COUPABLES

LE NOMBRE TOTAL DE VICTIMES EST EFFRAYANT

IL ne nous est pas encore possible de fixer exactement le nombre des évêques et des prêtres qui ont été victimes de l'actuelle révolution en Espagne. Le Collège espagnol de Rome a pu établir approximativement la statistique des pertes du clergé espagnol en s'appuyant sur le témoignage écrit de deux cents lettres d'évêques et de prêtres et sur le témoignage oral de cent quatre-vingt-huit prêtres et de huit évêques arrivés à Rome. En nous servant donc de ces témoignages, nous pouvons affirmer que l'Espagne entière compte déjà 13,400 prêtres martyrisés par les « rouges ». L'Espagne comptait 60 évêchés ou archevêchés avec un total de 33,500 prêtres et 20,640 religieux; il résulte donc que les prêtres martyrisés forment 40%. Et, toujours selon les documents du Collège espagnol, dans neuf diocèses elles atteignent 80% et à Malaga 90%.

Le cardinal archevêque de Tolède calculait, il y a quelque temps, que 4,000 à 5,000 prêtres avaient perdu la vie.

Bien que la différence soit assez notable entre les deux statistiques, une chose est certaine, c'est que dans les provinces où dominant les « rouges » à peine l'un ou l'autre prêtre a été épargné. Les nouvelles dignes de foi convergent toutes à confirmer l'assertion d'un témoin de Barcelone publiée récemment par le *Catholic Herald*.

L'unique possibilité qu'a un prêtre pour sauver sa vie, est qu'on ne le connaisse pas pour tel. Dès qu'un prêtre est arrêté, sa mort est question d'heures... Puisque le seul fait d'être prêtre est suffisant pour cela. (Voyez l'*Osservatore Romano*, 7 mars 1937.)

Il semble certain que jusqu'à ce jour dix évêques ont été tués.

Quant aux *religieux non prêtres et aux religieuses*, il n'y a même pas de renseignements approximatifs. Mais il paraît certain qu'ils sont des milliers de victimes.

1. Ce travail a été préparé pour les Congrégations mariales par le secrétariat général (Rome, Borgo S. Spirito, 5). Nous comptons publier sous peu la deuxième partie intitulée: *Résurrection de l'Église espagnole*. (Note des éditeurs.)

Voici les renseignements que nous donne le Collège espagnol à propos des *églises* détruites :

Peu de pays au monde étaient aussi riches que l'Espagne en églises, chapelles, ermitages, séminaires, monastères et abbayes. Dans les trente-sept diocèses réunis, le nombre total montait à 25,879. Quelques-uns étaient de vrais bijoux d'art et des centres de dévotion, de vénération religieuse. On nous dit laconiquement que dans vingt-trois diocèses « presque tous (ces édifices) ont été brûlés ». Dans d'autres, « tous brûlés ». Et il s'agit de témoins oculaires qui peuvent confirmer leurs dires par des photographies. Avant même le soulèvement national, on avait incendié à peu près 150 églises. Au total, les églises détruites ou brûlées atteignent 70%, soit le nombre rond de 17,400.

Il est impossible de traiter ici la question si complexe des responsabilités de tels crimes. Pour exposer en toute vérité les causes de si terribles perturbations en Espagne, il faudrait tenir compte, avant tout, du développement historique de ces derniers siècles. (Voyez les deux articles du *Schönere Zukunft* du 12 octobre 1936, p. 1 ss., et du 22 novembre 1936, p. 198 s.) Pour répondre à deux questions spécialement intéressantes pour nos lecteurs, nous voulons y apporter notre contribution, du reste bien modeste. Les deux questions sont celles-ci : *L'Église est-elle responsable de ces crimes ? Quelles sont les forces qui ont le plus contribué à cette catastrophe pendant les années précédentes ?*

CETTE HORRIBLE RESPONSABILITÉ NE PEUT ÊTRE ATTRIBUÉE
À L'ÉGLISE

Il faut admettre de la négligence en certaines sections catholiques

En Espagne — comme dans les autres nations — il eût été nécessaire que les forces catholiques se fussent efforcées plus tôt, plus décidément d'appliquer dans la vie publique les principes sociaux catholiques. Les classes aisées, en particulier, ont négligé presque complètement de suivre les directions de l'Église, basées sur le saint Évangile et inculquées de nouveau dans ces derniers temps par les grandes encycliques des Papes.

A ce propos, la voix alerte, formidable par sa vérité et son éloquence, de Donoso-Cortès, le grand homme d'État, le catholique exemplaire, devient prophétique, lorsque, il y a près d'un siècle, s'adressant à la reine-mère et à l'aristocratie, il leur disait :

La nation espagnole est perdue si on ne change pas avec violence le faux courant qui entraîne les classes aisées. Ce courant les conduit toutes à un abîme.

Madame, ceci n'est pas une vaine déclaration; l'Espagne se trouve aux dernières années du règne de Louis-Philippe et à la veille du cataclysme de Février. Je demande qu'il y ait ici ce qu'on n'eut pas là: un grand exemple donné par le Trône aux classes les plus riches. Je demande qu'il n'y ait pas de fêtes; ou, s'il y en a, qu'elles soient peu nombreuses et exclusivement pour les pauvres, et au lieu de grandes et coûteuses fêtes pour les riches qu'il y ait de grandes aumônes, plus grandes que celles faites en d'autres temps, plus grandes que celles que vous pensiez faire en cette occasion, pour suivre la coutume. Peut-être cet exemple très haut de détachement et de vertu contribuera-t-il à ce que les classes aisées se retirent du mauvais sentier qu'elles suivent et redeviennent vertueuses et détachées des biens de ce monde. De toutes manières, Madame, s'il faut périr, au moins le Trône, en suivant le chemin que j'indique, pourra-t-il résister heureusement à la violence des grands ouragans. Les pauvres sont les amis de Dieu; et Dieu ne permettra pas que tombe un trône où s'assied une reine, mère et amie des pauvres.

Madame, une nouvelle époque commence aujourd'hui pour les princes; malheureux seront ceux qui méconnaîtront les nécessités de cette époque. Aujourd'hui il s'agit seulement de distribuer convenablement la richesse qui est mal partagée. Là se trouve, Madame, l'unique question qui agite actuellement le monde. Si ceux qui gouvernent les nations ne parviennent pas à la résoudre, le socialisme viendra, il se chargera de ce problème et il le résoudra en saccageant les nations. Ce problème n'a qu'une bonne solution, une solution pacifique, une solution convenable; il est nécessaire que la richesse accumulée par un gigantesque égoïsme soit très largement distribuée en aumônes.

Pour régner, il ne suffit plus d'être fort ni juste. Il est nécessaire d'être charitable, pour être vraiment juste et pour arriver à être fort; et la charité, Madame, est la vertu des saints. Les saints seuls sont aptes à sauver les nations actuellement, parce que si on y regarde bien, celles-ci ne souffrent que de l'absence de deux vertus chrétiennes: Dieu ne permet la criminelle impatience des pauvres que pour châtier l'insolent égoïsme des riches, et le criminel égoïsme des riches que pour châtier les indigents entraînés par leurs impatiences coupables.

Le cardinal de Tolède, dans sa *Lettre pastorale du carême 1937*, au chapitre qu'il intitule « La confession de l'Espagne », avoue avec grande sincérité et noblesse les fautes passées; il met à côté de la laïcisation de la vie publique,

le scandale qu'ont donné les hautes classes... Le riche a apporté toutes ses sollicitudes à s'enrichir, sans être, souvent, le riche chrétien suivant la norme donnée par l'Évangile. Jamais nous ne nous sommes joints aux détracteurs systématiques des maîtres de la fortune... Mais il y a eu d'énormes abus. S'ils pouvaient se justifier dans les coutumes anciennes et par le sens de hiérarchie et la sobriété de nos masses ouvrières, ils auraient dû cesser quand les courants modernes du bien-être pénétraient en tout le milieu social, et surtout quand l'ennemi, en même temps qu'il utilisait la puissante raison du manque de justice et d'équité sociales, offrait aux masses le paradis du partage égal des biens de la terre et for-

geait la nouvelle religion du socialisme et du communisme pour aller à sa conquête.

D'après ces paroles si sympathiques par leur noblesse du cardinal primat, il faut avouer que l'incompréhension des riches en face de la misère des classes inférieures du peuple a contribué à l'irritation des esprits parmi les hommes, en particulier parmi les ouvriers.

Nous sommes aussi obligés de confesser que certaines négligences ont existé sur le *terrain religieux*.

Le développement industriel que les autres pays obtinrent au bout de longues années s'est opéré très brusquement en Espagne. Par suite de cela, la structure sociale du pays se changea rapidement et un nouvel état de choses se créa, pour ainsi dire, du soir au matin. L'Église ne put suivre la rapidité de ce développement. La transformation de son activité sociale, de ses œuvres, de sa presse et de la collaboration des séculiers à son apostolat fut plus lente que celle de la révolution sociale. Trop longtemps le prolétariat surtout n'eut pas suffisamment de culture religieuse. On ne s'occupa point au moment voulu de la division des paroissiens selon que l'exigeait impérieusement le nouvel état de choses. Ainsi il y eut, par exemple à Barcelone, des paroisses de 75,000 âmes auxquelles il était naturellement impossible de donner une réelle culture religieuse. L'instruction religieuse manquait aussi dans les écoles et dans l'enseignement des adultes.

Malgré cela, la responsabilité principale ne retombe pas sur le catholicisme

Juger que l'Église en Espagne est vraiment responsable de cette horrible révolution serait donc objectivement faux et cruellement injuste. Car, dans l'exposition fidèle et vraie des conditions de la nation espagnole, on ne peut pas omettre les faits suivants que nous relatons et ce ne serait pas juste de les passer sous silence.

La prétendue et tant prônée « richesse de l'Église » est une pure fable

L'information que les autorités ecclésiastiques présentèrent au corps législatif des Cortès en 1931 est instructive sur ce point. En résumé, elle disait ce qui suit :

L'Église possédait en Espagne des propriétés dont les intérêts servaient à son soutien. Elle ne recevait aucun subside de l'État; au contraire, elle lui prêtait son aide. A la fin du XVIII^e siècle, l'Église vint en aide à l'État avec générosité, spécialement pendant la guerre contre la France, de manière qu'en 1808

des objets du culte furent fondus et convertis en monnaie pour payer l'armée.

Plus tard, ces propriétés furent confisquées sans indemnité, sous prétexte de liquider les biens de mainmorte, mais en réalité pour cacher le désordre des finances publiques et pour employer des mesures contre l'anarchie populaire. Les évaluations les plus basses de ces propriétés étaient de trois mille millions de pesetas¹. A l'intérêt de 5% elles auraient donné une rente de 150,000,000 de pesetas, mais la somme accordée par l'État pour le culte et le clergé n'a jamais dépassé 60,000,000 et généralement elle fut de 42,000,000.

Un Allemand qui connaît bien le peuple espagnol s'exprime ainsi :

C'est une grande erreur de parler ici de culpabilité personnelle du clergé, ou bien d'une inégalité irritante entre le genre de vie du clergé d'un côté et de la masse du peuple de l'autre. Le clergé espagnol était pauvre, même avant la séparation de l'Église et de l'État. Le curé espagnol n'était pas, par exemple, dans de meilleures conditions sociales qu'un employé allemand du moindre salaire. Actuellement, n'importe quel garde champêtre de l'Europe centrale touche un salaire supérieur à celui que reçoit un curé en Espagne. L'Église même, comme telle, est pauvre aussi. Son unique richesse consiste dans les trésors artistiques antiques qu'elle garde pour la nation sans aucune subvention de l'État, les conservant comme l'héritage le plus précieux de l'art et de la civilisation.

On ne peut pas non plus dire en général que les monastères furent riches; le genre de vie des religieux y était si modeste et austère que peu d'Allemands pourraient le soutenir.

Il est à noter que certains ouvriers qui dépouillaient les maisons des « riches Jésuites » ne voulurent rien emporter du mobilier des chambres des religieux, disant que ce qu'ils avaient eux-mêmes dans leurs maisons était meilleur.

Les œuvres sociales et d'enseignement de l'Église étaient florissantes

Les catholiques espagnols avaient développé de plus en plus les œuvres de secours et d'instruction des classes indigentes et, depuis des dizaines d'années, ils avaient obtenu des résultats surprenants. En voici quelques exemples.

Parmi les *œuvres de charité sociales* de l'Église, nous rappellerons :

Les centaines d'associations ouvrières de secours mutuels, avec caisse d'épargne, corporations, etc., rattachées au centre de l'Action populaire sociale. Puis les syndicats agraires catholiques auxquels appartenaient une cinquantaine de groupes com-

1. La valeur nominale de la peseta est de un franc. Actuellement elle vaut 5 sous de la monnaie canadienne.

prenant au total 200,000 familles. Ils mettaient à la disposition de leurs membres quatorze maisons sociales avec ateliers, locaux, cours d'instruction, monts-de-piété, etc. Toutes ces œuvres avaient été organisées par l'Église et les ordres religieux, sans subvention du gouvernement. La plus grande léproserie de toute l'Espagne fut fondée par un religieux, le P. Ferris, S. J., qui la gouverna jusqu'à sa mort. C'est seulement dans les dernières années de la monarchie qu'il obtint une modique subvention du gouvernement; quatorze autres léproseries furent fondées en Espagne par des religieux. Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul portaient annuellement secours à 41,000 familles. Il y a six ans (1931) avant la proclamation de la république, les ordres religieux secouraient environ 669,600 personnes. Dans les hôpitaux, 82,300 malades, dans les cliniques, 51,300; dans les maisons de santé, 18,000 aliénés; 30,700 personnes bénéficiaient de l'œuvre appelée la Goutte de Lait.

C'est un fait indiscutable par les chiffres, que l'activité de charité sociale organisée par l'Église en Espagne surpassait l'activité de bienfaisance développée par l'État.

L'activité de charité sociale des congrégations mariales mérite une mention particulière, car presque toutes avaient des sections spéciales pour l'assistance des pauvres et des malades. La Congrégation de l'Immaculée et de Saint-Louis-de-Gonzague de Barcelone avait des sections de bienfaisance où des centaines de congréganistes secouraient les pauvres et visitaient régulièrement les quartiers ouvriers. La Congrégation mariale de Valence soutenait un hôpital où les malades étaient gratuitement soignés par des médecins congréganistes. (On peut voir d'autres exemples dans *Acies Ordinata*, octobre-novembre 1936, p. 3 ss.)

Parmi les œuvres d'enseignement, nous citerons les suivantes:

Il y a quatre ans, les ordres religieux donnaient l'instruction primaire, dans leur propre institut, à une grande partie des enfants qui la reçoivent en Espagne. (Le total des enfants qui la recevaient de l'État était de 1,774,400, et celui des élèves des religieux atteignait 601,950.)

Pour l'instruction moyenne ou le baccalauréat, les religieux avaient plus d'élèves que l'État lui-même. (27,000 élèves, et l'État 25,000.) Donc, par la mort des prêtres et des religieux, plus d'un demi-million d'enfants se virent privés de leurs maîtres. Par leur activité enseignante primaire, les congrégations religieuses épargnaient à l'État 92 millions de pesetas et par l'instruction moyenne environ 19 millions. Il n'est pas vrai que les congrégations religieuses n'admettaient dans leurs collèges que

les enfants de familles riches, puisque le tiers des élèves de ces collèges recevaient l'instruction gratis.

Dans ce paragraphe destiné à l'instruction, il faut faire mention aussi de l'apostolat catéchiste des congrégations mariales; des milliers d'enfants surtout d'ouvriers recevaient de ces congrégations l'instruction religieuse; les congréganistes leur expliquaient la doctrine chrétienne. (*Voyez Acies Ordinata*, octobre-novembre 1936, p. 5 s.)

Les ennemis de l'Église ont précisément détruit ces œuvres de charité sociale

La mort et l'expulsion des prêtres et des religieux a brutalement détruit toutes ces organisations catholiques de bienfaisance sociale. Les statistiques des victimes de la révolution citées plus haut révèlent donc un crime social contre l'enseignement, imputable non à l'Église, mais aux ennemis de l'Église. Quelques détails serviront à manifester la totale inconsideration avec laquelle ont procédé les ennemis de l'Église, précisément contre ce qui pouvait être utile aux classes pauvres de la nation espagnole.

Une veuve avait fait de sa maison ainsi que de sa propriété un vrai centre social pour de pauvres ouvrières, qui y recevaient les instructions professionnelles, le repos et même le traitement médical, le tout gratuitement, et la propriétaire leur achetait les médicaments. Elle-même, aussi, soignait les femmes des ouvriers. Eh bien, dès les premiers jours de la révolution, les communistes brûlèrent la maison et cherchèrent la propriétaire pour la fusiller.

Deux sœurs appartenant à une famille très distinguée avaient consacré une partie de leur fortune à la fondation d'un asile-hôpital pour petites filles pauvres et malades; elles-mêmes y passaient chaque jour plusieurs heures, prodiguant leurs soins. Tout fut brûlé par les communistes et elles durent fuir à l'étranger.

On avait commencé à Barcelone la fondation d'un hôpital sur le modèle de celui de Saint-Cottolengo de Turin. Cette fondation s'appelait le Cottolengo-Alegre, parce que ce fut le P. Jacinto Alegre qui en fut l'inspirateur; déjà deux maisons étaient ouvertes; les communistes les brûlèrent toutes deux.

Il est vraiment triste de voir comment les communistes se sont acharnés avec une sorte de préférence vers les maisons et les personnes des ordres religieux qui prenaient un soin spécial des pauvres, par exemple les Salésiens, les Maristes, les Petites Sœurs des Pauvres et les Sœurs de Charité.

AUTRES SONT DONC LES RESPONSABLES DE TANT
DE VICTIMES

Responsable est la progressive laïcisation de la vie publique

Le cardinal archevêque de Tolède signale dans sa lettre pastorale déjà citée cette progressive laïcisation comme la cause principale et lointaine de la catastrophe et il le confirme par quelques exemples.

De fait, dans le dernier siècle, la laïcisation se propagea beaucoup en Espagne. Les éléments indifférents ou hostiles à l'Église trouvèrent dans l'État un énorme appui; « l'Institution de la Liberté d'Enseignement » (*Institucion Libre de Ensenanza*) en est un exemple typique. C'est une organisation libérale et libre-penseuse jusqu'à la moelle, qui, systématiquement, travaillait pour annuler l'influence de l'Église. Ce qu'elle pouvait faire d'autant plus efficacement qu'elle disposait non seulement de larges moyens financiers de la part de l'État, mais encore dominait et s'imposait à tous, dans l'enseignement public, le corps professoral, les examens, les concours des candidats aux différentes chaires de l'enseignement, etc. D'autre part, l'Église ne rencontrait que des obstacles, tant pour ses activités scolaires que pour ses œuvres de bienfaisance sociale. Les organisations étaient à peine reconnues ou appuyées par l'État et ses œuvres étaient souvent exposées à de mesquines intrigues et à des préjugés malveillants.

Une personne connaissant bien l'Espagne parle avec raison, à ce propos, de « l'empoisonnement des intellectuels qui fréquemment étudiaient à l'étranger », disant

qu'ici aussi les libres-penseurs avaient pris le genre des hommes de science des autres universités européennes, adoptant les idées laïques et frivoles du libéralisme que plusieurs se complaisaient à admirer en Espagne comme un prototype de vie idéale (*Schönere Zukunft*, 22 novembre 1936, p. 199).

Il ne faut pas oublier que, il y a vingt-cinq ans, le 15 septembre 1911, le gouvernement de Canalejas annula d'un trait de plume l'ancienne et vénérée tradition de l'instruction religieuse donnée dans les écoles. Le même jour, le ministre de l'Instruction publique, Gimeno, publiait un ordre autorisé par la signature royale qui de telle manière mettait obstacle à l'instruction religieuse dans les écoles du gouvernement et l'assujettissait à tant de conditions qu'autant aurait valu la proscrire. La génération élevée dans ces écoles montre aujourd'hui d'une manière tragique les conséquences de l'instruction qu'elle y a reçue.

La franc-maçonnerie internationale est responsable

C'est dans la franc-maçonnerie surtout qu'il faut chercher la puissance secrète qui depuis plus d'un siècle exerce une forte influence sur le gouvernement et y fomenté avec un but prémédité les phases progressives de laïcisation dont nous avons parlé précédemment. Il faut savoir qu'un grand nombre des employés publics et influents de la nation, à commencer souvent par le président des ministres, étaient depuis plusieurs années affiliés à la franc-maçonnerie. Franc-maçons étaient à peu près tous ceux qui ont joué un rôle important durant ces dernières années de république, préparant la révolution (par exemple Alcala Zamora et Azana). Franc-maçons étaient dès le commencement et le sont encore aujourd'hui la plus grande partie des fondateurs et les chefs des organisations anarchistes et syndicalistes.

Les francs-maçons espagnols se sont fait gloire de leur influence dans l'immédiate préparation de la révolution communiste et de la révolution elle-même.

Grâce à la prudente prévision des francs-maçons, une grande partie des postes du corps des officiers de la garde civile et de celle de *Asalto* (celui-ci spécialement créé par le gouvernement de la république) étaient occupés, déjà avant le 18 juillet, par d'authentiques républicains. Les francs-maçons obtinrent que la majorité des vaisseaux de guerre se rangeât du côté du Front populaire, emprisonnant les officiers soulevés. Francs-maçons furent aussi les aviateurs qui se mirent à la tête de notre flotte aérienne. Des francs-maçons en majeure partie sont les chefs de notre armée. Francs-maçons aussi les directeurs de la presse, de la tribune, qui devant le microphone soutiennent le feu de l'enthousiasme. Francs-maçons sont également ceux qui préparent la victoire dans l'arrière-garde. Finalement sont francs-maçons tous ceux qui, à l'étranger, travaillent contre nous par la violation de la neutralité. (*El Dia Grafico*, Barcelone, n° 6246, 15 octobre 1936.)

En juillet 1936, les nationaux publiaient un manifeste par lequel ils disaient avoir entre les mains un exemplaire authentique de la liste des chefs nationaux faits par les francs-maçons eux-mêmes; ceux-ci y avaient mis laconiquement la caractéristique de chacun des chefs. Sur cette liste figurait Calvo Sotelo, dont on disait entre autres choses:

Unique personnalité capable de grouper autour de soi tous les éléments contraires du Front populaire. Se trouve en parfaites relations avec d'influents personnalités étrangères.

Cette liste fut examinée minutieusement le 6 juin 1936, dans la session de la Grande Loge de Paris établie au numéro 16 de la rue Cadet. Cinq délégués espagnols y assistaient et voici la décision qui fut prise sur Calvo Sotelo:

Sa disparition totale est urgente pour empêcher la formation d'un front national dont indiscutablement il obtiendrait la direction. Que cette note se transmette d'urgence à nos Frères de Madrid pour sa rigoureuse observation. Pressez nos Frères Casares Quiroga et Barcia pour son immédiate exécution.

Ce fut donc la franc-maçonnerie française qui décida la mort du chef des nationaux. Quatorze membres de la nommée Direction générale de Sécurité, ayant pour chef un certain Moreno, après avoir reçu de leurs gouvernants la promesse « de l'absolue impunité », « d'une récompense en argent avec amélioration de situation », « de simulacre de condamnation à mort des assassins, en cas d'indignation populaire » avec la « promesse d'Azana de donner l'indult absolu », réalisèrent l'assassinat mystérieux de la manière brutale que nous connaissons tous.

Un franc-maçon aussi (Carabias) organisa ouvertement, dès le commencement de l'année 1937, le recrutement des volontaires étrangers.

On ne lira pas sans intérêt cette lettre que la franc-maçonnerie mexicaine adresse aux bolchevistes espagnols.

La franc-maçonnerie nationale mexicaine suit avec le plus grand intérêt votre lutte héroïque, contre le malheureux clergé, contre les réactionnaires et le capitalisme. Ne doutez pas...

Les « rouges » espagnols reçurent de semblables marques de sympathie des Loges de différents pays. Une de ces déclarations maçonniques disait:

La situation actuelle de l'Espagne est si extraordinairement tragique que nous nous voyons obligés de rompre notre silence habituel. La franc-maçonnerie espagnole est pleinement, totalement, absolument du parti du Front populaire. (*ABC*, édit. de Madrid, 20 octobre 1936.)

La plus grande partie des officiers « marxistes » sont francs-maçons. Voyez le document que trouvèrent les *Falangistas* dans la Loge de Tolède et qui traite de la Grande Loge régionale Mitte: on y exalte comme « libérateurs » les Frères maçons qui au front commandent les troupes ou les miliciens comme par exemple le déjà si connu officier supérieur Mangada.

Les découvertes de « l'ancien maître de la Grande Loge de France », Vigneau, dans *Vigneau et Orland, F. M. et Front Populaire*, Paris, éd. Baudinière, 1936 (*Civiltà Cattolica*, 6 mars 1937, p. 444 s.) sont aussi très intéressantes.

Ceci est une partie de ce que nous connaissons sur la franc-maçonnerie. Il est bien avéré qu'elle se vante d'agir mystérieusement et clandestinement. Voici donc un fait récent qu'il faut citer. Au mois de novembre 1936, le *Messenger de l'Apostolat de la Prière* avait comme intention pour le mois « la lutte contre la secte franc-maçonnique ». Cette intention, comme celle de chaque mois, avait été approuvée par Sa Sainteté et fut publiée par tous les *Messagers* du monde; mais à Bilbao, le célèbre écrivain des intentions mensuelles fut pressé, encerclé de telle manière, qu'il fut même empêché de mettre le titre de l'intention, de sorte que sa plume, d'ordinaire si féconde, dut se resserrer en une page et demie.

Par cet exemple, on voit quelle liberté de presse et de conscience promettent, pour nous hypnotiser, les communistes rouges.

Responsabilité du communisme international

Il est vrai qu'avant le soulèvement national de juillet 1936, ceux qui remplissaient les rôles les plus importants en Espagne étaient ou socialistes, ou syndicalistes, ou anarchistes; mais bientôt le communisme international de Moscou leur enleva la direction du mouvement et celui-ci est demeuré en réalité le facteur principal de la persécution systématique contre l'Église.

Le Saint-Père fait allusion à cela

Dans l'audience accordée aux fugitifs espagnols le 14 septembre 1936, Pie XI disait:

On peut dire qu'une force satanique a allumé la flamme de la haine en Espagne.

Les communistes eux-mêmes le disent clairement

Fernandez, ministre de l'Instruction publique du gouvernement de Madrid, dans une lettre qu'il adressait au Conseil central des sans-Dieu de Moscou, entre autres choses, disait ceci:

Votre campagne contre la religion est aussi la nôtre. Malheureusement, l'Espagne a été toujours une nation de catholicisme militant et c'est notre obligation de faire de l'Espagne une nation de « sans-Dieu » militants. Cette campagne sera dure car il y a encore dans le pays de grandes masses d'éléments réactionnaires qui s'opposent à la culture soviétique. Toutes les églises doivent être transformées en écoles et instituts communistes.

Fernandez fait ensuite remarquer que le prolétaire espagnol suit le même chemin qui conduisit à la victoire celui de l'Union soviétique. (Radio Vaticane, septembre 1936.)

La Radio Vaticane disait aussi en septembre:

Il y a peu de jours, arriva à Moscou le chef de la jeunesse communiste espagnole et entre autres choses il déclara que l'activité

des sans-Dieu espagnols obtiendrait dans peu de mois un succès complet dans son entreprise de destruction de l'Église. Que celle-ci se trouvait déjà entièrement anéantie dans les régions dominées par les rouges. Qu'il était nécessaire de matérialiser la vie religieuse encore latente, mais que les perspectives étaient déjà, sur ce point, très favorables, parce que l'organisation antérieure de l'activité des sans-Dieu se trouvait dans un état de parfait développement; de plus, les collaborations mutuelles des principaux centres du mouvement athée russe et l'organisation espagnole sont en étroits rapports. Durant ces derniers mois, plus de vingt-deux mille lettres se sont échangées entre les sans-Dieu russes et espagnols. On ajoutait que le mouvement athée avait reçu une aide énorme par la production ininterrompue de feuilles volantes qui sortaient des dix-huit nouvelles presses établies ces derniers temps en Espagne et par la presse de propagande que la lointaine Russie envoyait en Espagne.

L'*Osservatore Romano* apporte aussi une confirmation à ce qui précède, en écrivant ce qui suit:

Les communistes et anarchistes espagnols se trouvent d'accord non seulement pour approuver la destruction des églises, mais encore pour déclarer qu'elles ne doivent jamais être reconstruites.

La *Solidaridad Obrera* (Solidarité ouvrière), organe des anarchistes, publiait dans son numéro du 28 janvier:

Il ne reste ni un seul autel, ni ornements sacrés. Peut-être reste-t-il encore quelques croyants qui prétendent « retourner au culte », mais cela n'arrivera pas...

A Valence, le 6 mars, José Diaz, secrétaire général des communistes, disait ce qui suit au congrès de son parti:

Dans les provinces où nous dominons il n'existe déjà plus ni propriétaires de terres ni Église. Ceci est la réalité et ces conquêtes ne se perdront jamais puisque les armes sont entre les mains du peuple.

Mettons en regard de cela les déclarations d'ambassadeurs comme Osorio y Gallardo, Semprun y Gurrea, qui assuraient la garantie et la sécurité de la religion dans l'Espagne rouge. (L'*Osservatore Romano*, 27 mars 1937.)

Le communisme international démontre donc par ses dires qu'il est le vrai responsable de cette guerre religieuse.

Les actes des communistes le confirment de même

L'organisation technique de service du parti communiste français communiquait à ses camarades espagnols en avril 1936 les lignes générales déjà tracées en accord avec le Comité pour la bolchevisation de l'armée espagnole. Entre autres choses, on commandait d'augmenter les groupes d'attaque et de police dans les casernes, de créer des sections d'assaut et des « listes à quatre », sur lesquelles tous les soldats et jusqu'aux officiers

supérieurs eux-mêmes devaient figurer dans l'une ou l'autre des quatre catégories suivantes: a) ennemis; b) neutres; c) amis; d) sympathisants. Suivait une indication pour rendre intangibles les généraux. On ajoutait certaines explications sur les caractéristiques des attaques de flanc dans les croisements des rues, sur la provision de chars armés de mitrailleuses et surtout sur l'emprisonnement des chefs politiques ennemis. (De *l'Écho de Paris* cité par Koln. Volkszeitung, 13 janvier 1937.)

Le Comité approuva officiellement, dans sa session du 20 août 1935, le budget financier pour le développement de l'activité communiste en Espagne. Ce budget montait à 5 millions de pesetas. L'Internationale rouge de secours, à elle seule, réunit la somme de 1,567,289 pesetas, desquelles 1,400,000, c'est-à-dire presque tout, provenait de la section russe. En août 1936, on réunit en Russie soviétique 36 millions de francs qui furent envoyés en Espagne. L'olympiade prolétaire qui s'ouvrit à Barcelone pendant l'été de 1936 servit de prétexte pour cacher le réel motif de l'affluence dans cette ville du grand nombre de communistes étrangers: russes, français et mexicains. Dès lors, on remarqua dans plusieurs villes d'Espagne la présence d'agitateurs révolutionnaires russes. Inutile de dire que le très connu terroriste juif Bela-Kun fit son apparition à Barcelone. Toute la technique employée dans la destruction des églises et le pillage des maisons privées, ainsi que les fusillades en masses, appartient à la très connue technique révolutionnaire des communistes russes. (Radio Vaticane, août 1936.)

Sans l'agitation du communisme sont inexplicables les faits suivants: le travail systématique de destruction, l'organisation de la persécution et des cellules communistes russes, la préparation avec entière connaissance et volonté de l'œuvre dévastatrice contre l'Église et le clergé d'Espagne.

Si en Catalogne, au premier signal du soulèvement national, les colonnes communistes incendiaires et criminelles détruisirent toutes les églises de Barcelone, même les plus artistiques, et tuèrent tout ce qu'elles purent découvrir de prêtres et si, de Barcelone, ses colonnes armées jusqu'aux dents se lancèrent dans toute la région catalane, pénétrant jusque dans les hameaux les plus lointains pour achever le plus rapidement possible leur œuvre de destruction, tout cela ne peut s'expliquer qu'en admettant une direction centrale qui possède, avec une grande expérience, une grande et profonde haine de Dieu. (*Schönere Zukunft*, 22 novembre 1936, p. 199.)

Le grand intérêt qu'ont les communistes à transplanter leur système communiste en Espagne se manifeste encore bien clairement par le plan diabolique du transport des enfants au pays soviétique de Russie, les séparant brutalement de leurs parents.

Suivant les nouvelles données par les journaux, plus de trois mille enfants ont été déjà déportés. Les phalangistes espagnols, à la face du monde entier, ont protesté contre un tel fait sans précédent dans l'histoire, et sans se laisser intimider par l'attitude de certaines nations, qui, loin de s'émouvoir d'un crime si atroce contre l'enfance, aveuglées par la haine, la passion et l'intérêt égoïste, font passer ces pauvres petits par leurs frontières. Selon un communiqué de Moscou, les communistes, en donnant à ces enfants une instruction spéciale dans des internats pour les classes aisées, ont l'infernal plan d'en faire « les porte-étendard et les propagateurs de l'athéisme ».

G. Tensen, dans le *Canadian Messenger* de mars 1937, expose, dans un article intitulé « La main de Moscou en Espagne », avec quel intérêt Moscou suit le développement des choses en Espagne et comme finement et sûrement il en conduit la trame.

Nous allons prouver par un fait la tromperie menteuse dont se servent les communistes.

Durant ces derniers mois, les marxistes envoyèrent un matériel photographique aux journaux (au point de vue de la propagande il est juste de reconnaître qu'ils sont plus actifs et avisés que « les enfants de lumière ») pour persuader la publicité (si celle-ci était plus personnelle et critique, moins puérile et candide, elle ne se laisserait pas tromper si facilement) que le bombardement de Madrid par les nationaux avait pour objet principal d'atteindre les femmes et les enfants innocents de la capitale. On envoya par millions de ces photographies et tout de suite le *Daily Worker*, le *News Chronicle* et d'autres s'empressèrent de les publier.

On est arrivé maintenant à prouver que ces photographies ne sont nullement la reproduction de ce qui s'est fait dans la capitale espagnole, mais des scènes de la grande guerre européenne, lorsque le canon géant placé dans le bois de Compiègne bombardait Paris en 1918 et blessait en masse les femmes et les enfants de la capitale. Un correspondant de l'*Universe* fit des recherches sur la provenance de ces photographies et découvrit qu'elles sortaient des archives photographiques de la police parisienne. Le Comité des communistes français les utilisait pour le recrutement des volontaires, les excitant « à aller venger ces malheureuses femmes et enfants ». Il a été prouvé également que ces mêmes photographies parurent en mai 1933 dans une publication française sous le titre: « Témoignages secrets et photographies de guerre ». *Le Bien public*, journal catholique français de Dijon, a fortement travaillé à démasquer

cette fausseté. Il est à propos de noter qu'aussitôt que ce journal fit connaître la supercherie, toutes ces photographies disparurent des bureaux de propagande communiste. (*De Maasbode*, 2 mars 1937.)

Avec certitude on a prouvé aussi la transformation des titres des photographies attribuant aux rouges les triomphes des nationaux et aux nationaux les crimes des rouges, et cela fréquemment. Cependant, ces photographies ont été publiées et propagées par la presse « objective » et « critique » anglaise et française.

CONCLUSION

En résumé, il se déduit de tout ce qui précède que les principales forces responsables des horreurs de la révolution sont la laïcisation de la vie publique et le travail adroit et sournois de la franc-maçonnerie et du communisme. Nous ne voulons pas faire figurer en ligne de compte, ici, le grand rôle qu'a joué dans cette lugubre tragédie la malheureuse question de la séparation régionale: basque et catalane. Ce séparatisme servit à la fois d'armes, de jouet — et fut victime des deux forces dissolvantes de la nation espagnole: la franc-maçonnerie et le communisme. (Voyez le livre de M. Tusquets, *les Origines de la Republica spanola.*)

Il n'est pas permis de condamner absolument comme proprement coupable le peuple espagnol, puisque les vrais coupables sont les instigateurs cachés de la trame que nous avons citée auparavant. Ceux-ci ont exaspéré systématiquement le peuple, et le peuple ainsi exaspéré s'est élancé pour réaliser autant que possible l'idéologie des chefs.

Un exemple choisi entre beaucoup suffira pour montrer comment les communistes trompent le peuple. Un curé qui se trouvait déjà tourné vers le mur pour être fusillé demanda un moment de répit pour faire remarquer une seule chose: « J'ai toujours, dit-il, donné aux pauvres tout ce que j'avais. Ceux qui me connaissent peuvent rendre témoignage que j'ai été toujours l'ami des ouvriers et des indigents. Maintenant que vous savez qui je suis, vous pouvez me tuer. »

Un des rouges jeta son fusil s'écriant: « C'est vrai, nous ne savons pas ce que nous faisons! » Tous les autres s'éloignèrent à leur tour et le curé échappa à la mort.

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE

LES DÉVASTATIONS D'ESPAGNE PROUVENT À L'ÉVIDENCE
UNE VRAIE PERSÉCUTION CONTRE LA RELIGION
ET L'ÉGLISE

Ainsi l'affirme l'autorité ecclésiastique

Le Saint-Père:

Vous venez Nous dire votre joie d'avoir été jugés dignes de souffrir comme les premiers Apôtres, *pro nomine Jesu*. Votre félicité fut déjà exaltée par le premier Pape. En vous voyant couverts d'opprobres pour le nom de Jésus et pour être chrétiens, que pourrait-il dire lui-même que Nous ne puissions répéter à Notre tour, à votre louange, vénérables évêques et prêtres persécutés et injuriés précisément *ut ministri Christi et dispensatores mysteriorum Dei?* On dirait qu'une préparation satanique a rallumé avec plus de vigueur dans la voisine Espagne cette flamme de haine et de féroce persécution ouvertement réservée à l'Église et à la religion catholique comme l'unique et vrai obstacle à l'irruption de ces forces, qui déjà ont donné leur mesure dans leur effort pour le renversement de l'ordre public depuis la Russie jusqu'à la Chine, et du Mexique à l'Amérique du Sud.

Cette Providence vous a voulu en tant de lieux pour que, en de si nombreuses et si lointaines parties du monde, vous soyez comme les témoins des tristes choses qui affligent votre et Notre chère Espagne et que vous-mêmes portiez le témoignage personnel et vivant de l'héroïque adhésion à la foi de vos ancêtres qui, par centaines de mille (vous êtes de ce glorieux nombre), ont ajouté des confesseurs et des martyrs à l'illustre martyrologe de l'Église d'Espagne.

Le cardinal primat d'Espagne:

Il s'agit d'une guerre d'amour et de haine pour la religion. L'amour du Dieu de nos ancêtres a armé la moitié de l'Espagne pour la défense de ses droits, tandis que la haine contre Dieu mettait en mouvement l'autre moitié. D'une part on voit les campements convertis en temples; la ferveur religieuse, la confiance en la Providence. De l'autre, des milliers de prêtres assassinés, des églises détruites, la fureur satanique, l'irritation contre tout signe de religion. Actuellement accourent de Russie des centaines d'athées pour donner la forme doctrinale à cette grande ruine religieuse-sociale.

L'archevêque de Santiago de Compostelle:

Voilà six mois que nous, les fils de l'apôtre saint Jacques, nous nous trouvons engagés dans une guerre religieuse et patriotique de la même transcendance que celle qui commença à Covadonga et se termina sous les murs de Grenade. Guerre religieuse et patriotique, comme le déclare notre jeunesse qui volontairement s'inscrit dans l'armée et se lance sur les champs de bataille en chantant des hymnes au Christ-Roi et à l'Espagne. Guerre religieuse et patriotique, comme le déclarent encore les multitudes d'arrière-garde qui vont dire adieu à ceux qui partent pour les tranchées tandis qu'elles restent pour leur procurer des vivres, préparer les vêtements et mé-

dicaments d'urgence, ou soigner dans les hôpitaux ceux qui reviennent avec quelque coup de griffe de la bête communiste. Guerre religieuse et patriotique même au sentiment de ceux de l'autre camp, quoique leurs paroles le nient quelquefois et qu'ils veuillent apparaître devant le monde comme les gardiens du sanctuaire de la légalité. Enfin, guerre religieuse et patriotique, puisque nos ennemis luttent au cri de « Sans Dieu » et « Contre Dieu ». Lorsqu'ils entrent dans les villages, c'est pour y chercher d'abord les ministres de Dieu, évêques, prêtres, religieux, directeurs d'associations catholiques, en un mot, tous ceux qu'on désigne comme appartenant à la droite ou qui sont chrétiens. Ils les assassinent, les martyrisent en plus grand nombre et avec plus de cruauté que ne le firent jadis les sbires de Néron et de Dioclétien. Ce même cri de « Sans Dieu » et « Contre Dieu » les conduit aussi à la profanation des temples; ils les changent, comme à Grinon, en centres de corruption pour l'enfance, les pillent, les brûlent, les rasent partout et en chacun des villages où ils dominent ou par lesquels ils passent.

Ainsi l'affirment les bolchevistes espagnols eux-mêmes

Écoutons Andrés Nin, le chef des communistes:

La classe ouvrière a résolu le problème de l'Église de la manière la plus simple, en ne laissant debout aucun de ses édifices religieux. (De la revue rouge *Vanguardia*, 2 août 1936.)

D'un journal rouge:

On désire des descriptions d'incendies d'églises, couvents et autres centres catholiques. Nous en avons besoin pour la publication d'une œuvre documentée traitant de la destruction du pouvoir ecclésiastique. (*El Diluvio*, 4 août 1936.)

Le Comité de la direction de la Jeunesse anarchique admet qu'on arrête et qu'on fusille les hommes pour le seul fait d'être catholiques. (*Vanguardia*, 20 novembre 1936.)

La jeunesse rouge se glorifie de ses exploits par les paroles que voici:

Qui a allumé la flamme pour mettre le feu aux châteaux des tyrans, c'est-à-dire des autorités ecclésiastiques dominant depuis des siècles toutes les régions de l'Espagne? Voulez-vous être sincères? Il faut confesser alors que ces héros sont la jeunesse ouvrière anarchiste et les libres-penseurs qui parcourent le pays pour le délivrer de la peste religieuse. (Revue communiste de *La Noche*, 17 août 1936.)

Les faits suivants ne sont pas moins significatifs pour prouver la même chose:

Le Comité central des sans-Dieu de Moscou a nommé Largo Caballero (président du conseil des ministres du gouvernement rouge) membre honoraire des sans-Dieu. En lui accordant ce titre, le Conseil de Moscou formule son espoir que Caballero comprendra l'obligation qu'il contracte de faire une guerre à outrance tant à l'Église qu'à la religion.

Gaikis, successeur de Rosenberg à l'assemblée de Russie auprès du gouvernement rouge de Valence, a été aussi nommé membre honoraire des sans-Dieu. Gaikis était membre de cette société depuis 1917; il avait pris part à un congrès de propagande athée en 1920. Il peut donc être considéré comme un disciple de grande utilité.

Sans aucun doute les communistes désireraient faire disparaître tous les prêtres; nous en trouvons la preuve dans les phrases suivantes recueillies par le P. Murall, s. J., lequel fut arrêté avec trois de ses compagnons et condamné à mort avec eux. Avant de les exécuter, les anarchistes leur disaient: « Nous devons vous tuer tous parce que vous êtes prêtres...; pas un seul prêtre ne doit échapper. » De ces trois, deux en effet tombèrent morts. Par une permission de la Providence divine, le P. Murall n'était que blessé; il put sauver sa vie et raconter comment les choses s'étaient passées.

La déclaration d'un chef d'ambulance de la Croix-Rouge britannique, publiée par un journal anglais au début de cette année, confirme aussi la réalité de la persécution religieuse.

LES CRUAUTÉS CONTRE LES PRÊTRES ET LES SÉCULIERS SONT ATROCES

Appréciation des autorités ecclésiastiques

Le Saint-Père dit aux Espagnols dans son allocution de Castelgandolfo, le 14 septembre 1936:

L'Espagne est victime de la plus atroce persécution religieuse qui ait figuré jusqu'ici dans l'histoire du christianisme.

Toutes ces splendeurs, ces reflets d'héroïsme et de gloire que vous, Nos très chers fils, Nous présentez et rappelez, par une fatale nécessité, Nous font voir plus clairement et comme en une apocalyptique vision, les dévastations, les destructions, les profanations, les ruines dont vous-mêmes, chers fils, avez été les témoins et les victimes.

Tout ce qu'il y a de plus humainement humain et divinement divin: personnes consacrées, choses et institutions saintes, trésors inestimables et qui ne peuvent être remplacés, de foi et de piété chrétienne en même temps que de civilisation et d'art, objets très précieux, reliques très saintes; dignité, sainteté, activité bienfaisante de vies entièrement consacrées à la piété, à la science et à la charité; hautes hiérarchies sacrées, évêques et prêtres, vierges consacrées à Dieu, séculiers de toutes classes et conditions, vieillards vénérables, jeunes gens au printemps de la vie et même le sacré et solennel silence des sépultures: tout a été attaqué, ruiné, détruit de la manière la plus vile et barbare, avec la licence la plus libertine jamais vue de forces sauvages et cruelles qu'on peut croire impossibles, non seulement à la dignité humaine, mais même à la nature humaine la plus misérable et la plus déchue.

Le cardinal primat de Tolède:

La douleur de l'Espagne est grande à cause de l'outrage fait à ce que l'homme doit aimer le plus, à Dieu. Outrage commis avec les formes les plus antidivines et par cela même les plus répugnantes à « cet animal divin », comme le philosophe se plaît à nommer l'homme. Outrage commis dans la personne de ses prêtres, dans la profanation de ses temples, par d'horribles vols de vases sacrés, de reliques, d'ornements. Outrage, parce que cette guerre de la part des ennemis de notre Dieu a été un très vaste système de sacrilèges exécutés avec sang-froid et qui ont trouvé leur point culminant dans ce sacrilège synthétique: le fusillement du Sacré Cœur de Jésus au Cerro de los Angeles. Si ce sacrilège n'a pas été le plus grand dans son aberration théologique, il a été le plus symbolique et retentissant.

Cette douleur est grande encore à cause des milliers de prêtres assassinés de la façon la plus inhumaine et pour le simple fait d'être les représentants de Dieu. Ils étaient les intermédiaires entre Dieu et les hommes et ceux-ci, en les tuant, ont voulu couper leur communication avec Dieu, le Dieu de leurs ancêtres, de leur nation, de la religion où ils avaient été reçus par leur baptême. Jamais on ne vit dans l'histoire une tuerie de prêtres comme nous en avons vu en cette Espagne qui se glorifie de s'appeler catholique.

L'éminentissime cardinal Ilundain et Esteban, archevêque de Séville, a élevé une énergique protestation contre les brutalités des rouges, en Andalousie. Vingt-sept prêtres assassinés dans son diocèse, deux cent cinquante églises pillées ou incendiées et de plus tous les objets religieux qu'ils ont trouvés ont été détruits. (*Osservatore Romano*, 7 mars 1937.)

Cruautés contre les évêques et les prêtres

Ce que les autorités ecclésiastiques font connaître sommairement se trouve confirmé dans tous leurs détails par des témoins oculaires.

Pour expliquer ces horreurs incroyables, il faut se rappeler que plusieurs fois les autorités rouges dans quelques villes ont ouvert volontairement les prisons et les bagnes, accordant la liberté à des criminels de profession.

Les évêques que nous savons avec certitude avoir été assassinés sont ceux des diocèses de Almería, Barbastro, Ciudad Real, Cuenca, Guadix, Jaen, Lérida, Sigüenza et l'évêque auxiliaire de Tarragone. Donc, jusqu'à présent, dix évêques ont été victimes de la persécution.

Des témoins oculaires ont rapporté les divers genres de mort qu'ils ont vus. Des prêtres ont été fusillés, d'autres soumis aux tortures les plus atroces, exécutés avec le plus grand sang-froid. La seule vue de telles horreurs rendit folle une religieuse de Barcelone.

Durant les premiers jours de la persécution de Barcelone contre les prêtres et les religieux, la Radio Vaticane communiquait ce qui suit :

On a organisé une vraie chasse contre les prêtres du clergé régulier. La tête de n'importe quel prêtre a été mise à prix pour 1,000 pesetas, et si c'était un prêtre connu et distingué par son zèle pour les ouvriers, on en donnait jusqu'à 3,000. Contre les prêtres des petits villages qui s'étaient réfugiés dans les bois et les montagnes, on organisa avec fureur ce que les rouges se plaisaient à nommer « la chasse aux lièvres ».

Le nombre des victimes de tous les ordres religieux résidant en Espagne est extraordinairement grand. Nous donnons ici quelques chiffres reçus jusqu'au 15 mars :

Augustins	30	F. S.-C.-de-Marie, plus de . . .	300
Bénédictins	30	Jésuites	70
Capucins	70	Passionistes	31
Carmes	30	Salésiens	40
Dominicains	70	F. de Saint-Jean-de-Dieu . . .	35
Franciscains	150	F. des Ecoles Chrétiennes . . .	20

De plus, des centaines de religieux ont été arrêtés ou se trouvent dispersés.

Des Missionnaires des Fils du Cœur de Marie fondés par le bienheureux Claret, seulement à Barbastro, en une occasion, cinquante-cinq furent tués.

Un autre Père du Cœur de Marie écrit ceci :

Cervera. — L'Université est occupée par la milice. Nous ne savons ce qu'ils auront fait de ce que nous avons laissé chez nous, sans doute beaucoup d'objets auront été emportés ici et là. Les victimes sont nombreuses, impossible d'en préciser le nombre puisque aller à Cervera c'est exposer sa vie. L'anarchie la plus complète et la plus effrayante a régné à Lérida et à Cervera. Quelques-uns se glorifient à Cervera de n'avoir, jusqu'à ce jour, jamais pris leur repos de la nuit sans avoir tué au moins un de leurs adversaires. Il y a une dizaine de jours, ils en tuèrent douze de ceux qui restaient à Mas, ainsi que nos malades de l'hôpital avec le R. P. Buxo qui s'était constitué leur infirmier.

Les Pères Augustins rapportent, dans une lettre officielle, les faits suivants :

Le sort de plusieurs de nos maisons existant en territoire occupé par les rouges est incertain. L'église et le couvent de Madrid ont été détruits et un Père a été assassiné. Les Frères du couvent de Barcelone se sont dispersés. Ceux qui habitaient l'Escurial, au total de cent trente-trois, furent transportés à Madrid en août, et ensuite emprisonnés à Alcalá de Henares où ils se trouvent encore. Des quarante-cinq membres de notre ordre qui résidaient dans les trois collèges de Madrid, trois Pères ont été tués. Un Père fut aussi tué à Leganes, près de Madrid; ceux qui restaient de cette maison furent dispersés ou emprisonnés. Il existait sept autres maisons d'Augustins, dont les religieux furent exclus. Au couvent

de Santiago de Uclés, près de Cuenca, on tua quatre des douze Pères qui s'y trouvaient; deux moururent à Talavera.

Les Pères Dominicains ont publié les nouvelles que voici. D'après des informations très sûres, soixante-dix Dominicains ont été martyrisés jusqu'à présent. Le 16 août, le septuagénaire P. Recteur de l'école de Navelgas (Asturies) fut arrêté avec deux Pères et un Frère; deux jours plus tard on les tua et leurs cadavres furent traînés par les rues de la ville et enfin jetés dans une fosse commune. Après l'entrée des troupes nationalistes, une honorable sépulture leur fut donnée. A Madrid on tua le fameux P. Gafo José, qui avait été député et possédait un talent spécial pour traiter avec la classe ouvrière. Au couvent d'Ocana, cinq ou six Pères furent tués et à Valence ils assassinèrent le célèbre prédicateur P. Urbano Luis. Plus de dix religieux perdirent la vie au noviciat de Calanda. A Bilbao, deux Pères furent violemment arrachés à leurs travaux apostoliques, emprisonnés sur un navire et enfin assassinés.

Les Pères et Frères du noviciat d'Almagro eurent beaucoup à souffrir; une bonne partie furent emprisonnés à Madrid; d'autres, au nombre de vingt-sept, conduits au cimetière d'Almagro; on permit au Provincial de leur adresser quelques paroles et de leur donner l'absolution, puis tous furent fusillés.

Le P. Juan Ruiz, qui avait fui de Tolède, raconta les horreurs sans nombre auxquelles il avait assisté. Au couvent des Capucins de Puebla de Montalvo étaient restés quatre Pères et trois Frères. Comme on leur intimait l'ordre d'expulsion, deux Pères et un Frère sollicitèrent du maire de Tolède la permission de sortir de la ville, ce qui leur fut accordé, mais en même temps le maire faisait parvenir aux miliciens rouges d'Escalonilla le message suivant: « Trois prêtres passeront en auto par ces alentours. » En arrivant à Escalonilla, les trois fugitifs eurent leur auto arrêtée par les miliciens, eux-mêmes furent faits prisonniers et leurs cadavres apparurent trois jours plus tard, sans ongles aux pieds et aux mains. On les leur avait arrachés pour rendre leur supplice plus cruel.

Le P. Garcia Villada, S. J., célèbre historien connu dans toute l'Europe par ses travaux scientifiques, a été fusillé à Madrid pour le seul motif d'être prêtre.

Le Jésuite Braulio Martínez, ancien officier de l'armée carliste, professeur de droit canon au séminaire de Tarragone, employait tous ses moments libres à secourir les pauvres, à catéchiser et à consoler les détenus dans les prisons. Sa charité était si grande que l'évêque de Gerona l'appelait « l'homme le

plus digne de récompense de la ville de Tarragone ». Malgré tout, il fut fusillé par les communistes à l'âge de 84 ans.

Le Père Directeur d'une importante congrégation mariale, sur un léger indice, fut arraché de sa retraite et conduit en prison où probablement il aura souffert le martyre.

Trois Jésuites furent découverts à Malaga par les communistes qui les fouillèrent minutieusement. Ayant trouvé dans la poche du P. Munoz une image-souvenir de sa première messe, cela fut suffisant pour qu'on le fusillât. La même mort fut réservée au Fr. Garcia Molina, qui portait un scapulaire sous ses vêtements. Le troisième put échapper à la mort parce qu'il avait eu la précaution de laisser son chapelet dans l'angle d'une fenêtre et qu'aucun autre objet religieux ne fut découvert sur lui.

L'unique raison du martyre du Fr. Ignacio Vila, S. J., sur le chemin de Manrèse à Barcelone, fut qu'il disait son chapelet pendant le voyage.

La fureur des rouges se dirigeait spécialement contre les prêtres; ainsi le démontre clairement la relation du P. Murall, S. J., sur le martyre de trois Jésuites, les PP. Félix Cots, José Roma et le Fr. Felipe Iriondo.

Ces trois Jésuites, avec le P. Murall, furent surpris par les rouges dans une maison du quartier Bonanova, à Barcelone. Le P. Murall raconte entre autres choses ce qui suit:

Les rouges me demandèrent si nous avions des armes, à quoi je répondis négativement. Les communistes montèrent alors à l'étage pour visiter la maison. Un d'eux me dit: « Otez tout de suite votre soutane, sinon on vous tuera. » Alors le Fr. Iriondo me porta une blouse. Le chef des rouges faisait les perquisitions, je l'accompagnai quand il monta dans ma chambre, mais il me dit sur un ton de colère: « Allez-vous-en d'ici, sinon je vous tue. » Tous les Jésuites descendirent devant la maison. Le chef mit alors un banc devant la porte et nous fit signe de nous asseoir, puis immédiatement nous ordonna de nous lever. Avant de partir, j'intercédai en faveur du P. Cots, disant qu'il n'appartenait pas à cette maison, qu'il y était venu faire seulement une visite. Le chef ne fit aucun cas de ma demande et cria: « Tous dans les autos. »

Dans la rue, deux voitures marquées F. A. I et C. N. T. attendaient. Le chauffeur nous dit que si nous le désirions il irait très vite afin de nous délivrer. Mais nous n'avons pas accepté, pensant que ce serait nous exposer lui et nous. Pendant le chemin, le P. Cots disait: « Ils nous fusilleront. » J'ajoutais qu'il fallait nous préparer à la mort, ce que nous fîmes, nous confessant mutuellement.

Arrivés au syndicat, on nous fit rester dans les autos pendant environ sept minutes. Des syndicalistes nous entouraient et nous insultaient d'une manière horrible; entre autres choses ils disaient: « Nous devons vous tuer tout parce que vous êtes prêtres, et pas un de vous ne doit échapper. »

Enfin ils descendirent du syndicat. Au lieu de l'individu d'*Estat Catala*, un autre en uniforme de soldat monta dans notre voiture et dit au chauffeur: « A la Rabassada! » Nous arrivâmes à cette route après dix minutes de chemin et on nous fit sortir de la voiture. Je sortis le premier; derrière moi venaient les PP. Cots et Roma. Etant sur le chemin on nous dit: « Montez vers la montagne. » Bien que nous nous rendions parfaitement compte de ce qui allait arriver, nous étions complètement tranquilles. Avant de quitter le chemin, je dis à haute voix: « Je meurs pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, ma conscience ne me reproche rien et je pardonne à tous. » Les autres Pères prononcèrent des paroles à peu près semblables. A ce moment sortit de l'autre auto le Fr. Iriondo criant: « Absolution! » Le P. Roma la lui donna à haute voix, faisant en même temps le signe de la croix. Alors le Frère se joignit à nous. Nous avançons l'un près de l'autre, moi à la gauche et le Frère à la droite, au milieu les PP. Cots et Roma. Nous avions gravi environ la distance de quatre mètres quand ils crièrent: « Arrêtez! » et une grêle de balles tomba sur nous. A ce contact je levai instinctivement le bras droit. Une balle me frôla la tête et alla se loger dans le bras que j'avais levé. Je ne perdis pas connaissance. Je sentis seulement comme un courant électrique et je tombai avec la tête appuyée sur le bras blessé. Alors, j'entendis ces mots: « Bandit, assassin, il veut s'échapper. » Il me semblait que c'était le Fr. Iriondo qui se mouvait dans l'herbe. On tira de nouveau sur lui.

Je me souviens que je restai alors pensant en moi-même: « Mais je ne suis pas mort? Je n'aurai pas le bonheur de mourir martyr? » Sans pouvoir l'éviter, je dus alors respirer fortement, et l'un de ceux qui étaient là dit à son compagnon: « Celui-ci respire encore. — Que dites-vous, respirer encore! Il a le cerveau emporté », répondit l'autre. Beaucoup de sang s'écoulait de ma tête. Je n'ai plus rien entendu et deux ou trois minutes plus tard j'essayai de me lever pour voir mes compagnons. Les PP. Cots et Roma étaient restés inclinés, leurs têtes se touchaient presque. J'éprouvai une grande consolation à les contempler et je leur promis que je rendrais témoignage de leur martyre. J'essayai de nouveau de me tenir debout, mais je retombai. Mon bras blessé me pesait comme du plomb. Enfin, à force d'efforts, je m'approchai un peu de la route pour qu'on me pansât; de nouveau je retombai. Peu à peu j'avancai. Un cycliste vint à passer; je lui demandai de me conduire où on pourrait me soigner. Il sembla ne pas comprendre et me répondit d'attendre une auto. Je voyais peu, car j'avais perdu mes lunettes, cependant je parvins à distinguer une maison vers Saint-Genis et en me traînant j'allai de ce côté. J'appelai, mais personne ne répondit. Dans une maison à côté, j'entrai en forçant un fil de fer qui était devant. On vint me recevoir, on me témoigna de la compassion, mais on n'osa pas me laisser entrer. Je leur avouai que j'étais prêtre, alors ils m'accueillirent et se dirent entre eux: « Conduisons-le à une clinique voisine. » Je suppliai qu'on me fit étendre sur un lit, car j'étais à bout de force.

A ce moment passa une auto de la F. A. I. s'informant s'il y avait un blessé, disant qu'il s'en chargerait. Le chauffeur demanda où il fallait aller. Je lui indiquai une clinique. Il hésita un moment puis dit: « Bah! c'est toujours un acte d'humanité que de

secourir un blessé. Allons à la clinique. » En y arrivant le chauffeur avertit la Supérieure qu'il lui amenait un prêtre, puis il s'éloigna sans dire plus. On s'empessa de me soulager en cousant la blessure de la tête, tandis que le bras fut mis dans le plâtre.

Les anarchistes ne pouvaient ignorer où j'étais, car en face de la clinique se trouvait un comité de la C. N. T., aussi plusieurs fois ils essayèrent de venir m'y prendre. Le docteur et les religieuses ne m'en disaient rien. Quand on venait s'informer si on n'avait pas apporté un blessé, le docteur se limitait à répondre qu'on en avait amené un, qu'on l'avait soigné et qu'il était parti. Quand ceux de la C. N. T. voulaient visiter la maison, on les laissait seuls et voyant tous les malades tranquilles ils ne soupçonnaient rien. Jamais ils ne sont entrés dans la chambre que j'occupais.

Le P. Murall narre ensuite ses péripéties jusqu'à son passage à la frontière.

Un Père Passioniste écrivit le 22 juillet, de Daimiel, à la maison mère de son ordre les détails que voici :

Les rouges sont entrés dans notre couvent de Daimiel où ils ont trouvé trente et un religieux avec leur supérieur. La maison fut détruite et toute la communauté cruellement assassinée. Par miracle je suis le seul qui ait échappé à la mort. Le même carnage avait eu lieu dans deux autres couvents des alentours.

Dans l'*Osservatore Romano* du 9 avril 1937, un correspondant écrit :

Quelques prêtres, sans tenir compte du péril, continuent l'exercice de leur ministère. Je ne puis découvrir ici les subterfuges, souvent héroïques, auxquels ils ont recours. Dès qu'ils sont reconnus comme prêtres, l'assassinat devient leur sort.

Cruautés commises contre les religieuses

Le couvent de Saint-Dominique-del-Real, celui des Clarisses, etc., furent pillés et brûlés. Les rouges entrèrent dans la maison et mirent en pièces les vêtements des religieuses, tandis que celles-ci furent laissées dans la rue.

Dans leur cruauté contre les religieuses, les communistes manifestent d'une manière spéciale leur haine contre la religion, car ils n'avaient rien à craindre d'elles. La Radio Vaticane disait avec raison, considérant ces horreurs, que « les religieuses étaient proscrites et condamnées à mort comme parasites et vampires ». Ainsi furent précisément traitées, à Barcelone, les pauvres religieuses qui vivaient une vie de sacrifice en soignant les aliénés les plus dangereux et celles qui soignaient les malades, les consolant dans leurs souffrances. Celles aussi qui avaient fondé des écoles pour les enfants pauvres, et organisé des institutions de charité pour venir en aide à toutes les nécessités. Ni les Petites Sœurs des Pauvres, ni celles de la Charité ne furent même épargnées. Quinze de ces dernières s'étaient réfugiées dans une maison particulière de Valence. Dénoncées

par le portier, elles furent arrêtées à cinq heures du matin et fusillées une heure plus tard.

Dans leur haine aveugle et ignoble, ils allèrent jusqu'à offenser de la manière la plus honteuse la dignité de ces femmes innocentes et désarmées. Nous ne voulons pas parler de choses si pénibles, mais seulement dire qu'elles constituent un opprobre pour l'humanité.

La haine est montée à un tel point que *les cimetières même des religieuses* n'ont pas été respectés. La supérieure du couvent des Visitandines de Barcelone rapporte des choses vraiment dégradantes et sacrilèges.

Ils n'ont rien respecté, pas même nos défuntes qui furent l'objet des plus odieuses profanations. Dans le sépulcre qui était sous le maître-autel, ils ouvrirent les cercueils de quinze religieuses défuntes et placèrent les squelettes en file et entre elles quelques petits ossements d'enfants avec la diabolique intention facile à comprendre. Le tout appuyé au mur près de notre chapelle et avec une pancarte d'invitation pour être visité par ceux qui passaient dans la rue. Quelques squelettes étaient encore intacts, d'autres apparaissaient revêtus de l'habit religieux. En même temps les communistes proféraient d'horribles et grossières calomnies contre les religieuses mortes ou vivantes: des choses que la plume se refuse à répéter. Le cadavre d'une religieuse qui était assez bien conservé fut maltraité puis jeté dans un brasier qui brûla pendant huit jours.

Faisons seulement une réflexion

Une réflexion vient naturellement à l'esprit en lisant ces diverses relations. Nulle part nous ne trouvons un indice de ce que la haine des communistes contre la religion soit motivée par leur intérêt en faveur des humbles et des nécessiteux; leur but n'atteint pas cette hauteur, il est beaucoup plus bas, plus infernal. Leur haine de la religion ne les a pas arrêtés quand il s'agissait précisément d'assassiner ces prêtres, ces religieux, qui travaillaient le plus en vue du bien social et de la charité. Et ce qui semble incroyable, c'est contre les institutions et les personnes qui s'intéressaient spécialement au bien du peuple qu'ils ont montré le plus de fureur. Ainsi, par exemple, les religieux fondés par le bienheureux Claret, qui s'occupaient des plus nécessiteux du peuple, ont vu les leurs tomber par centaines sous la fureur des rouges.

Les Salésiens, les Franciscains, les Capucins, les Frères des Écoles Chrétiennes, les Prêtres de la Miséricorde, tous ces ordres qui, comme on le sait, s'occupent principalement des pauvres, ont été décimés d'une manière inouïe. Même les religieux de Saint-Jean-de-Dieu, qui soignent les aliénés, les enfants anormaux, etc., ont été tués en grand nombre.

Le P. Gafo, dominicain, connu dans toute l'Espagne comme apôtre des ouvriers, qui allait de ville en ville en faisant des efforts inouïs pour relever la condition sociale et intellectuelle des masses, fut sans pitié passé par les armes.

Citons enfin les congrégations religieuses féminines des Dames Catéchistes, les Dames Apostoliques qui rien qu'à Madrid ont soixante écoles avec treize mille enfants, les Filles de la Croix, les Ouvrières Catéchistes et beaucoup d'autres, presque sans exception, furent, comme tant de prêtres et de religieuses, sacrifiées et dispersées.

Le sort des prêtres consacrés à l'assistance de la classe ouvrière ne fut pas meilleur. Un matin, le curé d'une paroisse importante reçut la visite d'un groupe de communistes. « Que me voulez-vous ? leur dit-il. J'ai donné tout ce que j'avais et je vis d'aumônes. » Les communistes se retirèrent ; mais le lendemain une bande d'anarchistes arrêta le curé et le fusilla.

Cruautés contre les séculiers

Pendant les premiers jours de la révolution, à Barcelone, les communistes à main armée faisaient des perquisitions dans les maisons, tuant tous ceux qui, de quelque manière, paraissaient suspects ou ne sympathisaient pas avec leurs idées. Pour se rendre compte des sentiments chrétiens de leurs victimes, ils leur ordonnaient de proférer des blasphèmes ; s'ils s'y refusaient, ils les renversaient à coups de crosse. Très souvent, il suffisait d'avoir donné asile à un prêtre ou à une religieuse pour le payer de la vie. Très souvent aussi, la famille entière souffrait la même peine si dans ses registres ils découvraient quelque image de piété. (Radio Vaticane.)

Un correspondant du *Times* rapporte une visite qu'il fit dans les prisons de Malaga après que cette ville eut été délivrée. Il vit dans un cachot un certain individu qui affirmait avoir tué lui-même des centaines de personnes et uniquement parce qu'elles allaient entendre la messe.

Suivant ce que rapporte *La Vanguardia*, journal de Barcelone, un groupe de catholiques de la capitale catalane avaient été arrêtés pour avoir assisté à des « réunions suspectes ». Ces réunions suspectes n'étaient que les réunions pour assister à la messe. Le dernier jugement n'avait pas encore été prononcé, mais on entrevoyait que la principale accusation était d'avoir pratiqué la religion catholique.

Il y a quelques jours, la Radio Vaticane communiquait qu'un prêtre, Jose Noya Gili, avait été accusé d'avoir utilisé sa propre habitation comme oratoire. Le propriétaire, Enriquo Parellad, a été condamné, à Barcelone, à trente ans de travaux forcés pour avoir été membre de la conférence agraire de Saint-Isidore.

L'*Osservatore Romano* dit clairement que les assassinats ne se limitent pas aux personnes portant l'habit religieux. Les rouges cherchent aussi les séculiers de l'Action catholique, de la Saint-Vincent-de-Paul, de l'Adoration nocturne. Tous sont assassinés sous le prétexte que ce sont des gens dont on ne savait pas ce qu'ils faisaient.

La haine contre les associations catholiques se manifesta clairement encore dans ce fait typique. On cherchait avec grand soin un homme qu'on voulait fusiller. Après mille recherches infructueuses on parvint à savoir que cet homme était mort depuis six ans. Pourquoi donc voulait-on le fusiller maintenant ? Parce que les communistes avaient découvert son nom parmi les membres d'une conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

Une conséquence des fusillades en masse que les rouges se plaisent à exécuter et un signe évident de la terreur qui règne partout, c'est la misère des pauvres enfants affamés et abandonnés. L'*Osservatore Romano* publiait au mois de février que l'on avait trouvé dans les cavernes des montagnes de Guadarrama, de Navacerrada, de Molinos et d'autres, des corps de beaucoup d'enfants morts de froid et d'inanition. Les pauvres enfants, effrayés et saisis d'épouvante, sans savoir ce qu'ils faisaient, croyaient trouver là un asile protecteur. Un journaliste du front trouva cinq cadavres d'enfants complètement gelés dans une caverne entre Maqueda et Santa-Cruz-del-Retamar.

Beaucoup de membres des congrégations mariales ont été victimes de la haine implacable contre la religion. En décembre 1936 arrivait à Rome, par voie privée, la nouvelle qu'à Barcelone seulement, cent vingt congréganistes avaient été arrêtés et emprisonnés. Nous savons effectivement aujourd'hui que les persécuteurs de l'Église parvinrent à trouver un catalogue de la Congrégation mariale de Barcelone; quant au sort réservé à ceux qui s'y trouvaient inscrits, nous n'en savons rien, sinon que l'ancien préfet de cette dite congrégation a été condamné à dix ans de travaux forcés.

Vraie vie de catacombes

L'*Osservatore Romano* du 22 octobre 1936 publiait ce qui suit:

Dans le territoire occupé par les rouges en Espagne on vit comme aux temps anciens des catacombes. L'Eucharistie est portée aux malades et aux prisonniers par de simples fidèles et la sainte messe se célèbre en cachette dans des maisons particulières.

Le numéro du 9 avril 1937 continue ainsi:

Les prêtres qui ont pu trouver un refuge chez leurs parents ou amis intimes ont dû s'affilier à un parti extrémiste afin de conserver

une certaine liberté. De cette manière, ils peuvent sortir, baptiser, confesser. En pleine nuit, dans une chambre cachée, ils célèbrent la sainte messe, en se servant d'une petite croix qu'ils ont parvenus à dissimuler, ainsi que d'un petit verre et d'un linge minuscule. Les hosties se font avec un fer à repasser. Le prêtre consacre les hosties et les met dans une petite boîte que les fidèles se passent les uns aux autres. Ils peuvent ainsi communier, puisque malheureusement tous ne peuvent assister à la sainte messe. Parmi ces fidèles il y a des personnes appartenant à toutes les classes de la société.

Une relation officielle d'une supérieure religieuse raconte ce qui suit:

Nos Sœurs, par groupes de deux ou trois, avaient trouvé un refuge dans les maisons de familles chrétiennes; mais bientôt suivies à la piste, elles se virent forcées de changer de résidence. Dans ces occasions on voyait se renouveler des scènes de la vie des catacombes des premiers chrétiens. Trois de nos Sœurs eurent le bonheur d'être accueillies dans une maison où quelques Pères étaient aussi réfugiés. Ceux-ci, déguisés en communistes, purent leur apporter de temps en temps une petite boîte d'argent contenant quelques hosties consacrées que nos Sœurs recevaient avec grande ferveur, car elles avaient la permission de se communier elles-mêmes et de fractionner les saintes espèces afin de pouvoir communier plus souvent. Elles couvraient ensuite le petit ciboire d'une étoffe brodée qui lui servait de conopée et ce trésor était déposé dans la chambre de l'une d'elles, qui sautait de joie en se voyant si près de Jésus.

La vie des catholiques espagnols est donc une vie de catacombes pleine d'épisodes et d'actes héroïques. *L'Osservatore Romano* du 18 mars rapporte que quelques fugitifs de la capitale espagnole ont raconté qu'une petite fille nommée Marie a trouvé le moyen de porter chaque jour la sainte communion aux Sœurs d'un couvent de Madrid où elle était élève et où ses sœurs avait été élevées également.

L'enfant sortait chaque matin de son domicile, où avait été accueilli un prêtre du Sacré-Cœur. Celui-ci, après avoir célébré la sainte messe, confiait à la petite Marie une minuscule custode d'argent contenant les saintes hosties. La petite les portait tout de suite à la demeure où se trouvaient les religieuses et elle-même leur distribuait la sainte communion, au moyen d'une petite cuillère.

Parfois, pour rentrer à la maison paternelle, l'enfant devait passer sous une pluie d'obus qui éclataient dans la rue.

Dans ces cas, disait-elle, je prie Dieu de me protéger afin que je puisse continuer cette sainte action. (*L'Osservatore Romano*, 18 mars 1937.)

Pillages et destruction des édifices ecclésiastiques

Les desseins et la manière d'agir de la barbarie sectaire se montrent sur ce point aussi iniques qu'impies. Aucune église,

sans excepter la plus pauvre du plus humble hameau, aucune chapelle, aucun sanctuaire, même le plus vénéré et le plus connu par la dévotion ou l'antiquité, n'a été respecté.

Le cardinal archevêque de Tolède déclara aux journalistes de Rome que dans son seul diocèse les églises détruites s'élevaient à mille.

Des cent quatre-vingts églises qu'il y avait à Barcelone, celles qui échappèrent au pillage et à la ruine sont: la cathédrale et trois ou quatre autres, situées dans ses environs. Mais même celles-là ne furent pas exemptes d'horribles profanations et de pillages iniques. Les autels furent portés sur les places pour y être publiquement et sacrilègement brûlés. Les deux belles églises de San-Pablo-del-Campo et de San-Pedro-de-las-Puellas, mentionnées dans tous les manuels de l'histoire de l'art en Espagne, la première remontant au x^e siècle, furent l'une et l'autre la proie des flammes. Détruite fut aussi l'église de Santa-Ana, classifiée par les archéologues parmi les plus beaux modèles d'architecture romane de la péninsule, et de même Santa-Maria-del-Mar, église gothique d'incomparable beauté avec son merveilleux portail, ses arcs, ses statues, sa rosace et sa tour qui produisait aux environs du populeux quartier étendu à son ombre une ineffable impression de spirituel enchantement. Santa-Maria-del-Pino n'eut pas meilleur sort, bien que, selon l'opinion la plus autorisée, ce fût un modèle achevé d'architecture du génie purement catalan. Ainsi en fut-il aussi de plusieurs autres églises du genre baroque. La plus célèbre dut être étayée pour éviter que ses murs, en partie écroulés, ne viennent à écraser les passants. En majeure partie ces églises furent une seconde fois incendiées, jusqu'à obtenir l'effondrement de la toiture. A cet effet les communistes employaient un liquide explosif qui en peu de temps changeait tout l'édifice en une fournaise. (Radio Vaticane, septembre 1936.)

A toutes les heures de la matinée, les hommes de la F. A. I. ou d'autres fédérations extrémistes envahissaient les maisons particulières pour les fouiller minutieusement. Ils détruisaient sans pitié tous les emblèmes religieux. Un jour ils entrèrent chez une dame qui avait une petite boîte contenant environ trente hosties consacrées; heureusement elle put les avaler elle-même, tandis que les rouges fouillaient dans la chambre voisine, et ainsi éviter une profanation sacrilège.

Inouï est le nombre des objets artistiques perdus pour toujours ou détruits en partie. Quand on pourra le calculer, on restera stupéfait, car l'imagination ne peut se figurer une telle

dévastation. La fureur diabolique a mis sa main sacrilège et barbare sur des monuments de l'art qui, d'une certaine manière, appartenaient à l'humanité entière comme échantillons du degré sublime où peuvent s'élever l'architecture, la peinture, la sculpture, l'orfèvrerie et en résumé toute l'activité artistique de l'homme. Ces bijoux si appréciés se trouvaient répandus sur tout le territoire espagnol, de manière que non seulement dans les villes de moyenne ou de petite importance, mais dans les campagnes même, il n'était pas rare de rencontrer quelque église ou maison d'antique patrimoine, qui, sous sa rustique apparence, offrait aux yeux du visiteur des merveilles d'art que celui-ci était loin de soupçonner dans de semblables lieux. C'est horrible à penser, mais tout nous le fait comprendre, de tant de richesses il n'est resté dans le territoire occupé par les rouges aucun objet intact.

Ce qui s'est passé à Tolède en est un terrible exemple. Avant de se retirer vaincus, les marxistes pillèrent le trésor de l'église principale. Voici ce que le cardinal primat déclara à ce sujet aux journalistes:

Soixante-deux œuvres artistiques d'une inestimable valeur furent enlevées du trésor de la cathédrale et probablement envoyées en Russie.

La Radio Vaticane ajoutait:

Entre ces objets se trouvait un manteau de la Sainte Vierge, ouvrage du XII^e siècle, orné de quatre-vingt mille pierres précieuses. Le fameux ostensor d'or, don de la reine Isabelle au cardinal Cisneros; une couronne d'or d'une statue de la Sainte Vierge; un reliquaire du *Lignum Crucis*; quelques calices d'or et une pièce d'argent représentant l'enlèvement des Sabines; et enfin, comme le plus précieux de tous ces objets, la fameuse Bible de saint Louis, roi de France, ornée de quatre mille huit cents miniatures, des plus belles du monde. Tolède possédait les trois premiers volumes de cette Bible et ils étaient estimés avoir la valeur de 80,000,000 de pesetas.

Le fait d'avoir détruit à tir de fusil la statue du Christ-Roi au Cerro de los Angeles, centre géographique de l'Espagne, est un horrible sacrilège des communistes; il est connu de partout pour avoir été publié par plusieurs journaux et avec les photographies représentant cet acte atroce.

Le temple de Montserrat, fameux centre de pèlerinage, fut complètement saccagé et dépouillé de toutes ses richesses. L'image miraculeuse de la Sainte Vierge, que les moines avaient laissée, a disparu mystérieusement. La chapelle de la « Vierge de los Desamparados », si aimée et vénérée par les Valenciens, fut également complètement pillée. Tel a été aussi le sort du

sanctuaire de Covadonga, aux Asturies, où par moquerie ils allèrent jusqu'à revêtir la statue de la Très Sainte Vierge des insignes communistes.

Le cardinal archevêque de Tolède rapportait ceci dans l'entrevue dont nous avons déjà parlé: quand les rouges eurent été chassés de son diocèse, on n'y trouva plus un seul crucifix intact; les corps des saints, objets de dévotion traditionnelle, avaient été sacrilègement maltraités dans les églises mêmes qui les conservaient.

Plus tard on a commencé à démolir et à raser jusqu'aux fondements les églises et couvents incendiés. Ainsi, par exemple, l'endroit où s'élevait la magnifique collégiale de Gandie est occupé aujourd'hui par un jardin. L'église de Saint-Ignace, à Manrèse, qui avait été auparavant pillée et incendiée, fut après complètement démolie, de même que celle de Saint-Augustin à Barcelone.

Le plus glorieux et le plus vénéré sanctuaire d'Espagne, celui de la Vierge del Pilar, n'a pas même été respecté. Durant la nuit du 2 au 3 août, protégé par les ténèbres et hissant traîtreusement le drapeau national, un aéroplane rouge fit tomber plusieurs bombes sur la basilique. Les projectiles traversèrent le toit, précisément par la partie qui protégeait l'autel de la Vierge, et vinrent s'enfoncer dans le pavement sans éclater ni causer aucun dommage; la Sainte Vierge elle-même s'était miraculeusement protégée. Ces engins furent ensuite examinés par des connaisseurs et reconnus en parfait état pour éclater promptement, de sorte que le peuple, voyant du miraculeux dans ce fait, organisa une démonstration publique de réparation et de protestation, à laquelle prirent part plus de quarante mille personnes. (Cf. *El Heraldo de Aragon*, 4 août 1936.)

Horribles profanations de choses sacrées

Quelques religieuses qui en ont été témoins rapportent les faits suivants:

Mardi fut le tour de notre couvent. Les communistes y pénétrèrent par la sacristie, ils s'emparèrent de tous les vases sacrés et des ornements qu'ils trouvèrent, transformant les chasubles en drapeaux communistes. Ils détruisirent et profanèrent toutes les statues qui avaient quelque valeur artistique et emportèrent dans un camion les pièces de métal, les broderies, les nappes d'autel, en un mot tout ce qui pouvait être de quelque profit.

Ils enlevèrent de la dépense tout ce qui leur fut possible, moins le vin qu'ils se réservaient pour eux-mêmes, et devant le couvent, tandis que les murs flambaient, hommes et femmes vêtus d'ornements sacrés buvaient dans les calices, prononçant mille blasphèmes et commettant mille sacrilèges...

Peu à peu tout fut dévoré par les flammes et aujourd'hui, de l'intérieur de notre monastère, il ne reste qu'un monceau de ruines.

Un autre témoin oculaire dénonce avoir vu à Barcelone cracher sur des hosties consacrées qui furent ensuite jetées et écrasées dans la rue. Ce qui se passa à l'église du Saint-Sauveur semble être un réel châtement du ciel. De nombreux groupes de communistes avaient pénétré de vive force dans ce temple; un de la bande, vêtu par moquerie d'ornements sacerdotaux, monta dans la chaire et de là excitait l'impiété et l'effronterie des autres par un discours plein de blasphèmes. Tout à coup, à l'improviste, un autre groupe de ces forcenés entra dans l'église; le chef de ceux-ci, croyant que c'était réellement un prêtre qui prêchait, tire son revolver et du premier coup fait tomber mort son compagnon de crime dans cette même chaire, témoin muet de ses blasphèmes.

Aux alentours de la ville, les enfants des gens du peuple prenaient une part active à ces pillages et à ces sacrilèges.

A Carlet (Catalogne) l'église fut changée en salle de bal où, au milieu des orgies, des gens infâmes, enivrés de vin et de haine satanique, mangeaient des hosties consacrées.

Des scènes si horribles, si abominables, comme celles que nous venons de raconter, renferment un sérieux enseignement pour toutes les nations, car elles offrent une preuve palpable et irrécusable de l'état où peut arriver un peuple qui pendant de longues années se trouve victime du dépouillement systématique de la religion de la part de gens sans dignité et sans conscience. La religion, indispensable à tous les hommes, si nous ne voulons pas les voir descendre à un niveau inférieur aux animaux, puisque sans elle l'homme demeure privé de toutes les valeurs spirituelles et humaines qui dans la nature constituent le patrimoine auquel ni les individus ni les peuples ne peuvent renoncer.

La voix paternelle et persuasive des Papes a travaillé sans relâche à inculquer à l'âme des gouvernants le devoir auquel ils ne peuvent se soustraire de protéger et de fomenter la foi et les principes chrétiens comme fondement et base de l'État et de tout ordre social; cette voix trouve aujourd'hui une douloureuse et irréfutable confirmation dans les horreurs que nous venons de relater.

Nihil obstat: Léon BOUVIER, S. J.
Cens. dioc.

Imprimatur: † Em.-A. DESCHAMPS, V. G., *Év. de Thennesis*
Aux. de Montréal



BNQ



000 358 577